

CHAPITRE PREMIER

Il y a des moments comme celui-ci où je suis dégoûté du genre humain.

Je viens de voir un groupe de ces fieffés pêcheurs du dimanche s'adonner à leur « loisir » favori en se servant d'émetteurs à ultrasons ; des agissements que je ne puis qualifier que d'abjects, d'autant que cette manière de pêcher est rigoureusement interdite. En outre, une telle activité n'a strictement rien de sportif.

Ce spectacle n'a eu pour résultat que de gâcher le plaisir de mes vacances. Je n'ai plus qu'à ramasser et ranger tout mon attirail de pêche, ainsi que les appâts sur lesquels je comptais pour attraper une truite de toute beauté, et retourner à l'appareil.

Ma balade au sein du splendide décor environné de hautes montagnes a perdu tout son attrait. À croire qu'il n'existe plus aux États-Unis un seul lieu où l'on puisse encore passer des vacances paisibles.

Le ruisseau au bord duquel j'avais patienté des

heures durant dans l'espoir qu'un beau poisson tendrait le fil de ma canne à pêche coulait le long des pentes du gigantesque Cloud Peak, dans un secteur presque impraticable. Pas question, par exemple, de regagner mon pied-à-terre actuel – le *Sunshine Hotel* – par la voie terrestre, à moins de disposer d'un équipement d'alpiniste. Une activité guère pratiquée par les clients habituels des hôtels de luxe de la chaîne des Bighorn.

En ce qui me concerne, mon séjour est tous frais généreusement payés par l'État, le Q.G. du D.A.S. ayant estimé que j'avais bien droit à quelques jours de repos.

Alors que je suis en chemin vers l'héliglisser, je décide de m'octroyer une petite pause. M'éloignant un peu de la piste par quelques pas indécis, je m'assieds sur un petit rocher afin de laisser libre cours à mes réflexions.

Alors que je suis plongé dans mes cogitations, une sonnerie retentit depuis la poche de poitrine de mon blouson de cuir : quelqu'un cherche à me contacter. Mon mobile étant réglé sur les hyperfréquences propres au D.A.S., il ne peut évidemment s'agir que d'un collègue. La gamme de fréquences en question fait partie des nombreux secrets de notre organisation.

Portant la main à ma poche, j'en sors l'objet, une petite merveille pas plus grande qu'un paquet de

cigarettes née des cerveaux enfiévrés qui hantent nos laboratoires spéciaux. Il ne s'agit naturellement pas de ce qui se fait de plus petit en matière d'appareils de communication, loin de là. Ce modèle serait même plutôt imposant comparé à certains de nos autres équipements, mais la présence de l'écran vidéo représente une contrainte de taille incontournable.

Après avoir relevé le couvercle de protection en matériau synthétique, j'appuie sur la touche de mise en contact. Puis je fais sortir la micro-caméra, ce qui libère la petite antenne télescopique.

Sur l'écran, à peine plus grand qu'un timbre-poste, apparaît la figure d'un homme que je connais bien. Je devine immédiatement que cette communication signe la fin prématurée de mes vacances pourtant prévues au plus juste : un appel imprévu sur les fréquences du D.A.S. signifie presque à coup sûr le début d'une nouvelle mission.

Cela peut sembler bizarre, mais présentement je suis content que quelqu'un ait décidé de me parler.

J'oriente l'objectif de sorte que mon correspondant puisse voir mon visage sur son propre écran.

N'étant bien sûr pas en service, je ne porte pas le masque biosynthétique que la plupart des membres du personnel doivent arborer en permanence pour circuler au sein des locaux du D.A.S. Les agents spéciaux P.M.S. – Pour Missions Spéciales – ne doivent en effet pas être en mesure de pouvoir

s'identifier mutuellement. C'est une mesure que nous trouvons souvent très rude, mais qui est de rigueur depuis la création du département et s'est trouvée justifiée à de nombreuses reprises.

Mon biomasque – un film extrêmement mince et d'aspect parfaitement semblable à un épiderme naturel – se trouve à disposition dans une de mes poches, conformément au règlement. Cependant, ayant reconnu le code de l'appelant comme étant celui de l'agent TS-19 – dont je ne connais toujours pas le véritable nom –, un proche collaborateur et mon agent de liaison habituel de précédentes missions, je puis me permettre de renoncer au camouflage.

Cela uniquement parce qu'il fait partie des rares « ombres » à m'avoir vu sans masque lors de circonstances ne nous ayant pas laissé d'autre option, au point que le général à quatre étoiles Arnorld G. Reling, chef suprême du D.A.S., avait dû exceptionnellement se résoudre à nous accorder cette dispense spéciale.

Le lieutenant s'est également dispensé de se « voiler la face ». Son appel m'est de toute manière exclusivement destiné, personne d'autre – même pas un agent présent à proximité – ne pouvant capter notre échange, même accidentellement. Chaque communication est encodée spécifiquement en fonction des appareils concernés.

Après avoir ajusté le cadrage de la caméra pour bien centrer mon visage, j'enfonçe du pouce la touche activant l'émission vidéo. TS-19 peut à présent contempler mes traits.

— Ici le capitaine HC-9. Bien reçu votre signal, lieutenant. Me voyez-vous sur votre écran ?

Ses lèvres esquissent un sourire, puis sa voix résonne dans le haut-parleur.

— Ici TS-19, Monsieur. La réception est parfaite. J'ai apparemment assez bien évalué votre position actuelle.

— Comment l'avez-vous apprise ? Par mon hôtel ?
Il hoche la tête.

Puis, brusquement et brièvement, l'image change. J'ai le temps de reconnaître une partie de l'habitacle de son hélico tandis que le ronronnement de la turbine résonne en bruit de fond.

— En effet, Monsieur. Mais ils n'ont pas su me dire avec précision l'endroit où vous étiez allé. D'où mon appel. Pouvez-vous me guider ?

Indigné, je répète :

— Vous guider ? Cela signifierait-il que vous m'apportez des instructions ? Ou, pire, un ordre de mission ? Écoutez, TS-19, vous n'avez pas réussi à me localiser. Faites demi-tour. Le *Sunshine Hotel* est plein de femmes fascinantes, son bar regorge de boissons délicieuses, et ses terrasses offrent des panoramas magnifiques.

Il émet un rire espiègle.

— Je me vois contraint de vous exprimer mes plus profonds regrets. Je *dois* vous rencontrer en chair et en os. Toutefois, je suis autorisé à vous administrer un calmant sous la forme d'une bonne nouvelle.

» Puis-je vous adresser mes félicitations pour votre nomination au grade de major ?

Je ferme les yeux en soupirant. Mon collègue se marre doucement. Déconcerté, je lui demande :

— Comment ça ? Depuis quand reçoit-on de l'avancement, chez nous ? Dois-je voir ce cadeau comme une réelle reconnaissance de mon travail, ou bien cherche-t-on à m'amadouer avant de me confier une mission-suicide ?

— Aucune idée, Monsieur. Et je préférerais que nous poursuivions cette conversation de vive voix. Je suis en train de survoler une haute cascade. S'agit-il de votre ruisseau ?

— Absolument. Suivez-le vers l'amont. Je vous rappelle dès que vous serez en vue. Terminé.

Je raccroche, et l'écran redevient noir.

Je m'efforce de remettre de l'ordre dans mes pensées. N'aurais-je pas mal entendu ? Le Vieux m'aurait réellement accordé une promotion ? C'est un événement presque inimaginable, quand on sait à quel point le D.A.S. est avare de telles mesures.

Je me relève et reprend le chemin de mon appareil, qui m'attend dans une faille bordée de

hautes falaises. Alors que je suis occupé à ôter mes bottes de pêche, j'entends au loin le bruit caractéristique d'une turbine à gaz.

Je lève les yeux vers le ciel en mettant mes mains en visière. Au premier regard, je comprends que TS-19 n'a pas fait le voyage jusqu'aux monts Bighorn juste pour me rendre une visite de courtoisie.

Contrairement à ce que j'avais cru, l'engin n'est pas un simple héliglisseur, mais un appareil lourd ; autrement dit, un modèle équipé d'un réacteur nucléothermique lui procurant une grande autonomie de vol. En l'occurrence, il s'agit d'un BX-P-1285, le tout dernier modèle de chez un de nos plus grands constructeurs.

Pour le moment, le réacteur n'est pas en fonctionnement : les consignes de sécurité concernant l'usage des dispositifs à énergie nucléaire sont extrêmement strictes, notamment au sujet des éjections de gaz ayant subi une contamination radioactive. Je peux voir d'ici que les tuyères revêtues d'une couche de matériau antiradiation sont obstruées, de sorte que tout le système, du miniréacteur atomique aux parties radiantes de l'échangeur thermique, est hermétiquement isolé.

La machine, pourvue d'ailerons courts et pointus, est actuellement portée par une paire de rotors contrarotatifs, pour lesquels la réglementation aérienne n'autorise comme source d'énergie que les

turbines à gaz, comme ici, ou les microréacteurs disposés directement au bout des pales. Même si les dangers consécutifs à la pollution radioactive de l'atmosphère par les nombreux propulseurs à énergie nucléaire peuvent être évités en éliminant les isotopes à longue demi-vie, un appareil volant à basse altitude avec ses réacteurs allumés représentera toujours un sérieux danger. Il est impossible de retenir toutes les particules radioactives, même si nos grosses têtes de la physique nucléaire sont parvenues à bloquer les isotopes à désintégration lente.

L'appareil se rapproche. Étant donné que TS-19 survole le lit du ruisseau, il m'est facile, après avoir rétabli la communication, de le guider avec précision jusqu'à ce que l'électronique de bord localise ma machine.

Quand il rentre ses ailerons afin de se poser dans l'étroite vallée, ce n'est déjà plus à ma promotion que je pense. Comme chaque fois que je reçois une visite impromptue, c'est une formidable tension nerveuse qui s'empare de moi. Dans toute ma carrière d'agent spécial du D.A.S., jamais encore un collègue n'est venu me voir sans un motif grave. Et quand je dis « grave », je parle d'expérience.

Le lieutenant effectue un atterrissage impeccable. Les turbines font place au silence, et les rotors s'arrêtent en cliquetant. La porte de la cabine pressurisée s'ouvre tout de suite après.

Le pilote, un homme grand et mince, saute à terre et se met au garde-à-vous. Compte tenu du décor qui nous entoure, l'effet en est franchement comique. Néanmoins, son sourire amusé ne m'échappe pas, et je l'interpelle sur le ton qui convient :

— Ne fatiguez pas inutilement votre colonne vertébrale. À quoi riment ces simagrées ?

TS-19 ne s'en formalise pas. Nous avons déjà accompli ensemble avec succès plusieurs missions périlleuses et avons eu à maîtriser plus d'une situation délicate. Aussi nous connaissons-nous trop bien pour attribuer à de simples mots plus d'importance qu'ils n'en ont.

Nous échangeons une poignée de main chaleureuse. Afin de retarder au maximum la question décisive, je commence à lui narrer mes derniers exploits de pêcheur à la ligne.

Mais il n'a de toute évidence pas de temps à perdre, car il m'interrompt sans ménagement :

— Monsieur, j'ai des ordres à vous remettre.

— Lesquels ? dis-je en me préparant mentalement.

— Le Chef en personne m'a chargé de vous ramener à tout prix et sans délai à Washington. Il y a le feu, mais ne me demandez pas où. Je sais juste que le Vieux était sérieusement énervé et que, pour gagner du temps, vous recevrez des instructions par radio pendant le vol. Je me suis donc rendu en premier lieu à votre hôtel. Ne vous y trouvant pas, je

me suis renseigné à votre sujet et je me suis lancé à la recherche de votre ruisseau à truites. Ça n'a pas exactement été facile.

Je me mordille la lèvre inférieure. Le regard de nostalgie que je jette sur ma canne à pêche arrache un sourire à TS-19. Sourire qui s'efface aussitôt que je reprends la parole :

— Vous ne savez vraiment rien ? Parce qu'en ce qui me concerne, il me semble avoir bénéficié de la chance insolente de me voir accorder quelques jours de congé. En outre, si je compte bien, aujourd'hui n'est pas encore le dernier jour de mes vacances. Vous devez quand même connaître quelques bribes des évènements.

— Désolé, Monsieur, je n'ai réellement aucune idée de ce dont il s'agit, m'assure-t-il. Mais vous savez comment ça se passe, au Quartier Général. Il faut absolument que vous regagniez Washington dare-dare. Si j'en crois une remarque lâchée par le Vieux, il se peut même qu'en cours de route on nous détourne vers une autre destination.

» Voulez-vous que je vous aide ?

Nous savons l'un comme l'autre qu'il serait vain de continuer à discuter. Et je ne dois pas perdre de temps, d'autant que je dois encore ramener jusqu'à l'hôtel l'héliglisseur mis à ma disposition.

Nous nous dépêchons de ramasser mon attirail de pêche, lui aussi en simple location : comme vous le

savez certainement, on peut louer tout et n'importe quoi dans les hôtels de luxe américains. Et à cet égard le *Sunshine Hotel* est particulièrement bien achalandé. Aussi, nombreux sont les vacanciers qui partent pour le week-end sans rien emporter d'autre que leur trousse de toilette, préférant louer sur place tout ce dont ils ont besoin ou envie pour leur séjour.

Le gros appareil de TS-19 est déjà en l'air alors que la turbine de mon petit hélico commence à peine à tourner. C'est une petite machine biplace à la coque tout en plastique, équipée de deux rotors contrarotatifs. Un modèle disponible dans n'importe quel magasin spécialisé pour onze cent cinquante dollars. Je pousse la manette des gaz et embraye les rotors. Aussitôt l'hélice m'emporte vers le haut dans un hurlement suraigu : les parois presque à pic qui bordent le défilé n'autorisent pas d'autre mode de décollage.

Quand j'émerge en plein air, mon collègue survole déjà les monts Bighorn ; j'ai l'impression que les sommets enneigés me saluent comme pour me dire adieu. Je pressens vaguement que je ne reverrai pas de sitôt le merveilleux décor de cette région des Rocheuses.

Basculant brutalement le manche à balai, je fais virer l'appareil tout en poussant à fond la manette des gaz. Ma vitesse grimpe jusqu'à quatre cent cinquante kilomètres par heure, le maximum dont

est capable ce type d'engin.

Les traits du lieutenant apparaissent sur l'écran vidéo encastré dans le tableau de bord. Étant donné que nous sommes ainsi en communication via un équipement civil standard, il évite soigneusement de s'adresser à moi avec un « Monsieur » ou tout autre terme à connotation hiérarchique, et se garde tout autant d'émettre une quelconque remarque connotée qui eût équivalu selon les règles du service à une divulgation impardonnable.

— Ne pouvez-vous pas aller un peu plus vite ? L'hôtel est encore à plus de cent cinquante kilomètres d'ici ?

— Vous entendez bien que j'ai poussé le moulin à fond ! lui renvoie-je d'un ton peu amène. Partez en avant et récupérez mes bagages. Profitez-en pour payer la note. J'appelle tout de suite la réception afin qu'on vous remette mes affaires.

— O.K.

Comme nous volons déjà à plus de trois mille mètres d'altitude, il peut se permettre de lancer les turbines principales, et son appareil rapetisse à vue d'œil, devenant invisible en quelques minutes.

Pendant un court moment je peux encore distinguer la langue de gaz chauffés à blanc éjectés par ses tuyères. TS-19 a dû accélérer à un niveau incroyable. Il ne reste bientôt plus aucune trace visible du BX-P-1285.

Je me mets en contact vidéo avec l'hôtel pour leur donner les instructions nécessaires. Après quoi je me connecte sur le rayon de guidage radio de là-bas. Le laconique « Appareil sous contrôle » émis par le haut-parleur de bord confirme l'asservissement de ma machine par le contrôleur. Je peux donc tranquillement me laisser aller au fond de mon fauteuil en mousse.

Une fois de plus, le Vieux m'a envoyé un messenger. Nous sommes pourtant en 2003, dans une ère où la technique des télécommunications est assez perfectionnée pour rendre une telle chose tout à fait inutile. Un simple appel aurait suffi, et je me serais mis en route aussitôt, même sans avoir reçu d'ordre écrit.

Qu'il ait quand même fait se déplacer un collègue me fait soupçonner que l'affaire doit être tellement importante qu'il ne voulait pas courir le risque d'une communication vidéo, même sur une de nos fréquences secrètes.

Il doit s'agir d'un sujet extrêmement brûlant. Je ne doute pas que m'attend à l'arrivée une mission non seulement spéciale mais particulièrement ardue. Et il faut admettre que cela ne me plaît pas beaucoup. Je ne me souviens encore que trop des monstres métaboliques auxquels j'ai eu affaire dernièrement. Maintenant encore, les volcans du Glacier National Park sont en pleine éruption suite aux explosions nucléaires que j'ai dû déclencher dans les

profondeurs du sol. Si la mission qui se profile doit me confronter à des problèmes du même ordre, je suis en train de courir au-devant de jours sombres.

CHAPITRE II

TS-19 est aux commandes de notre BX-P-1285 ultramoderne. Sur la grande carte du radar tridimensionnel se succèdent des petits points verts, apparaissant en haut de l'image pour défiler à grande vitesse avant de disparaître tout en bas. Chacun d'eux indique l'emplacement d'une station de surveillance aérienne de la Défense. Simultanément, l'écran relié à la caméra de surface nous montre avec une grande netteté le paysage en cours de survol. De temps à autre, je zoome sur une partie de la visualisation, là où les nuages ne cachent pas le sol. On a alors l'impression que villes et rivières se ruent à l'intérieur de l'appareil.

Nous volons actuellement à une altitude de quarante mille mètres, sans dévier d'un poil du bon cap. L'anémomètre mesure notre vitesse à Mach 14, soit à peu de choses près le maximum dont est capable notre engin.

Ce qui est évidemment loin des performances des tout nouveaux chasseurs-bombardiers ultra-rapides de la Défense Spatiale, lesquels peuvent atteindre de

vingt-quatre à vingt-huit fois la vitesse du son – et bien davantage encore dans l'espace, puisqu'alors ces unités peuvent commuter sur le mode moteur-fusée.

C'est un progrès tout frais, puisque datant de quelques semaines à peine : ces propulseurs révolutionnaires utilisent un catalyseur chimique pour entretenir la réaction nucléaire et délivrent leur énergie selon un principe et une mise en œuvre bien plus simple que les dispositifs à échangeurs thermiques employés jusqu'ici.

Il s'agit de chambres de combustion structurées comme des piles, à savoir qu'elles renferment plusieurs mini-réacteurs nucléaires de forme tubulaire disposés de manière concentrique. En vol atmosphérique, les gaz extérieurs sont aspirés en tant que fluide de propulsion, comprimés et injectés dans l'axe de la chambre de combustion où ils absorbent une grande quantité de chaleur. J'ai assisté à des tests sur banc d'essai : des vitesses d'éjection allant jusqu'à soixante et un kilomètres par seconde ont été mesurées.

L'introduction axiale des fluides et l'emploi de matériaux à haute résistance thermique réglant le problème du refroidissement permettent aux gaz surchauffés d'atteindre un taux d'expansion faramineux.

En vol spatial, ces nouveaux et très légers dispositifs fonctionnent selon le bon vieux principe de la

fusée : de l'eau ordinaire stockée dans des citernes est préchauffée jusqu'à obtention de vapeur, laquelle sert alors de fluide de propulsion, avec des résultats très appréciables.

Nous ne disposons évidemment pas de tels moteurs, le réacteur à structure de pile étant toujours classé top secret. Comparativement aux possibilités offertes, notre appareil tout neuf, avec sa vitesse de pointe de Mach 14, se traîne à une allure d'escargot.

Nous volons dans les couches supérieures de la stratosphère. Au-dessous de nous défilent les états du Middle West. Sur l'écran, on peut déjà reconnaître les détails du fleuve Ohio. J'aperçois juste devant nous la petite ville de Jackson, Ohio, tandis que sur la droite – soit au sud – on peut distinguer Huntington, Virginie-Occidentale.

Le hurlement de notre propulseur nucléaire est inaudible. L'appareil fonce dans l'air raréfié dans un tel silence que la moindre vibration devient perceptible. La vitesse critique se situe à Mach 11, et nous sommes largement au-delà.

Le climatiseur de l'habitacle fonctionne à pleine puissance afin de compenser l'échauffement dû au frottement de l'air, considérable à cette vitesse, même à l'altitude où nous sommes. Il me suffit de jeter un regard sur le tableau de bord pour lire l'indicateur de température extérieure : le système de refroidissement est en effet absolument indispensable.

— Ne descendez surtout pas, avertis-je mon pilote. Il y a seulement quelques jours, un avion de plus s'est désintégré en rencontrant des couches atmosphériques plus denses. Cette fois-ci, le pilote a coupé le dispositif de sécurité avant d'accélérer à Mach 15 en piquant sur seulement deux mille mètres.

— J'en ai entendu parler, Monsieur. C'était un pari, de toute évidence. D'ailleurs, l'assurance refuse de payer, puisqu'il a fait sauter le sceau de protection de l'autopilote afin de le déconnecter, en violation des instructions. Mais soyez tranquille, je n'ai aucune envie de finir carbonisé comme cet inconscient.

Sur la carte radar scintille le signal de la station de surveillance de Marietta. L'ordinateur de bord lui transmet notre code d'identification, immédiatement reçu et analysé. Le point vert se met à clignoter : les installations au sol ont reconnu notre avion comme étant un appareil du D.A.S.

Si désagréables qu'elles soient, ces procédures ne peuvent être contournées, étant donné que tous les engins volant à plus de Mach 10 sont sous surveillance permanente.

Depuis que les pays d'Asie se sont regroupés pour former une grande puissance au gouvernement unifié, les mesures de sécurité ont été considérablement renforcées, non seulement dans les deux Amériques, mais aussi en Europe, en Afrique et en Australie. Le spectre d'une guerre « chaude » menace

depuis plus de trente ans, et plus d'une fois il a semblé vouloir rompre ses liens pour fondre sur l'Humanité et la plonger dans un indescriptible chaos.

Nous avons jusqu'à présent réussi à éviter l'Apocalypse. Mais combien de temps cette situation perdurera-t-elle encore ? Les points lumineux qui constellent la carte radar font ressurgir cette question à la surface de ma mémoire. Tout ce que nous pouvons faire, c'est veiller à ce que, si habile que soit notre adversaire, il continue à ignorer nos agissements. Autrement dit, nous devons disposer de services d'espionnage et de contre-espionnage d'une redoutable efficacité.

Voilà pourquoi le D.A.S. a été créé, enfant du F.B.I. et de la C.I.A. Nous sommes à ce jour l'organisme policier le plus puissant du monde, avec à sa disposition les produits les plus avancés de la science et de la technologie.

Notre Q.G. est une ville à lui tout seul. Que le Département Anti-espionnage Scientifique emploie les savants et les techniciens les plus talentueux du monde occidental n'est depuis longtemps qu'un secret de Polichinelle. Nos innombrables équipements spéciaux, les retombées de recherches scientifiques menées sous le sceau du secret, et bien d'autres innovations que le D.A.S. réserve à son usage exclusif témoignent de ce dont sont capables ces hommes et ces femmes qui travaillent dans les

laboratoires et les ateliers dotés d'installations à la pointe du progrès.

Le coût de tout cela est secondaire, et c'est ce qui fait notre force. Derrière nous se trouve non seulement l'Amérique tout entière, du Nord comme du Sud, avec ses prodigieuses ressources, mais aussi l'Union Européenne avec la formidable productivité de son industrie. Tout ce dont nous avons besoin nous est fourni, mais en retour on exige de nous le maximum.

Les agents actifs du D.A.S. ne sont pas plus de cinq cents, hommes et femmes. Au sein des différents laboratoires et ateliers œuvrent environ cinq mille scientifiques et techniciens, répartis dans les domaines les plus variés.

Ce sont ces gens-là qui, par leur travail, nous déblaient le chemin lors de nos missions. Non seulement ils nous fabriquent les équipements spéciaux les plus extraordinaires en vue de parer à toutes les éventualités, mais ils veillent aussi, dans la planification de nos actions, à ce que les rouages en soient parfaitement huilés.

Un homme, un seul, distribue les ordres de mission après qu'ils ont été analysés par les services scientifiques. Le général Reling, le chef tout-puissant du D.A.S., qui n'a de comptes à rendre à personne hormis le Président, est quelqu'un qui se fie à son « instinct ». Il a un talent inégalable pour coordonner

le travail des gens des labos avec les mouvements des agents actifs, générant par-là même une puissance inégalée sur toute la planète.

J'appartiens à ce groupe de gens communément appelés « ombres » depuis une dizaine d'années. Personne ne connaît notre identité, nul n'est au courant du lieu de notre résidence. Même la Police Judiciaire Fédérale secrète ignore tout de nos coordonnées. Et parmi mes collègues, trois seulement me sont connus. TS-19 est l'un de ces trois-là.

Nous menons un combat dur et impitoyable dont les citoyens de la Terre n'ont connaissance que de quelques bribes. L'enjeu en est la sécurité des populations occidentales, qui vivent depuis quarante-cinq ans dans la crainte permanente d'une troisième guerre mondiale. Éviter l'Armagedon, telle est notre tâche. Une tâche que nous ne pourrions assumer sans les formidables moyens mis à notre disposition.

Lorsque nous approchons du périmètre de sécurité de Clarksburg, Virginie-Occidentale, notre vidéo de bord se met à bourdonner. Comme tous les équipements de communication du D.A.S., elle fonctionne sur la bande d'hyperfréquences spécifique que j'ai déjà mentionnée et qu'aucun appareil normal ne peut exploiter. Un secret dont nous savons avec une certitude absolue que même les meilleurs techniciens de l'E.F.G.A. – les États Fédérés de la Grande Asie – ne sont toujours pas parvenus à l'éventer. Diverses

sources d'informations nous laissent même à penser que notre gamme de fréquences demeure une parfaite inconnue de l'autre côté du Pacifique.

Leurs services secrets n'ont à ce jour encore jamais réussi à prendre vivant un de nos agents. Mes collègues tombés en service ont toujours réussi à détruire leur équipement à temps.

TS-19 appuie la touche de mise en liaison. Sur l'écran apparaît l'image d'un homme en uniforme. Comme il ne porte apparemment pas de masque, il doit s'agir d'un membre « passif » du D.A.S. Quant à nous, du fait que nous ne portons pas non plus les nôtres et que nous ne sommes contrairement à lui pas autorisés à nous montrer à visage découvert, nous laissons notre caméra éteinte.

Je prends la parole.

— Ici le major HC-9. Je suis actuellement à six kilomètres du poste de contrôle de Clarksburg, en vol direct vers Washington. Contact visuel non admis, conformément au paragraphe 18 DV. Terminé !

L'homme, dont les galons indiquent qu'il est colonel, hoche la tête avant de nous renseigner avec amabilité :

— C'est bon, major, j'ai reçu votre signal d'identification. Nous vous avons déjà sur nos écrans de repérage. Virez immédiatement de bord, cap plein sud. Washington n'est pas votre destination : le chef vous attend sur le terrain de la zone de recherches de la

Navy à Cap Canaveral, Floride. Suivez exactement le quatre-vingtième degré de longitude ouest puis ciblez votre destination quand vous serez au-dessus de la mer. Votre arrivée vient d'être annoncée. Vous vous poserez sur la piste sommitale du nouveau Marine Hospital de Cocoa Beach. Il y a extrême urgence. Terminé.

TS-19 me regarde sans mot dire tandis que je confirme :

— Compris, Monsieur. Terminé.

Le colonel m'adresse un salut de la main, puis l'écran redevient sombre.

Je coupe la communication pendant que mon collègue s'affaire déjà à activer le pilote automatique. Notre itinéraire apparaît sur la carte. Notre appareil y est matérialisé par un point rouge, qui change brutalement de cap en atteignant la ligne symbolisant la longitude 80. Un virage que nous ressentons nettement dans l'habitacle. Nous filons bientôt à toute allure vers le sud, et après quelques minutes de vol les premiers reflets de l'océan Atlantique deviennent visibles. L'île Sainte-Hélène, sur la côte Est des États-Unis, passe rapidement sur notre droite avant de disparaître de l'écran de visualisation. En dessous de nous, il n'y a plus que de l'eau.

TS-19 reste immobile derrière le manche à balai présentement contrôlé par l'électronique de bord.

— Cap Canaveral ? demande-t-il en fronçant les

sourcils. Auriez-vous une idée de ce que cela sous-entend, Monsieur ? On dirait bien que cette affaire a quelque chose à voir avec l'espace ou les missiles. Cap Canaveral est toujours le site favori de la Navy pour y mener ses expériences. Tandis que le site de Cap Kennedy n'a pas vu partir la moindre fusée depuis bien longtemps. Les temps ont bien changé.

Je plonge dans mes pensées. Moi aussi, je me souviens encore très bien des années glorieuses de cet endroit. À l'époque, dans les années soixante et soixante-dix du siècle dernier, c'est de là que se sont envolés les premiers Américains dans l'espace, ainsi que les premiers hommes à avoir posé le pied sur la Lune.

C'est au début des années quatre-vingt que s'est mis en marche le programme de la première station spatiale habitée. Le jeune adolescent de treize ans que j'étais l'a suivi grâce à la télévision. C'est quelques années plus tard que Cap Kennedy a perdu toute son importance, au profit d'autres spatioports mieux situés, notamment celui des immenses « Nevada Fields », avec ses industries aérospatiales et associées implantées à proximité directe.

TS-19 me lance un regard entendu. Je tousse et reviens brusquement au présent.

— Eh bien, si vous n'en savez rien vous-même ! Moi, je n'en ai évidemment pas la moindre idée. Toutefois, si vous voulez mon avis, je ne pense pas

que l'espace soit concerné, sinon c'est à Nevada Fields qu'on nous aurait envoyés. Ç'aurait été plus simple.

— Donc, une histoire de missiles.

— Possible. Je l'ignore. Préparez-vous à reprendre les commandes. À cette vitesse, douze cents kilomètres, ça se franchit en quelques minutes.

À peine ai-je dit ces mots que le pilote automatique se manifeste : les vastes étendues de Cap Canaveral viennent d'apparaître sur notre droite. Presque simultanément, c'est le centre de contrôle aérien qui nous appelle. Notre code d'identification ayant été émis automatiquement, ils savent déjà avec certitude que l'engin en approche appartient au D.A.S. Ils n'ont donc aucune raison de s'opposer à notre avance. Il s'agit en fait d'une tout autre forme d'interception :

— Nous prenons votre appareil en charge, Monsieur, nous avertit l'officier dont les traits viennent d'apparaître sur l'écran vidéo.

— O.K., je bascule.

Et le lieutenant, n'ayant définitivement plus rien à faire à compter de cet instant, abandonne à nouveau les commandes. Le témoin vert du pilotage automatique se rallume et, tandis que la côte se rapproche devant nous, le manche à balai commence à remuer comme animé d'une vie propre. Des circuits cliquettent et les afficheurs sont pris de frénésie. Quand la machine entame une descente vertigineuse,

les ralentisseurs de neutrons s'enfoncent dans la zone active de notre réacteur afin de diminuer sa puissance.

— Ils ont vraiment l'air pressés ! s'insurge TS-19 au moment où l'héliglisseur effectue un rétablissement brutal avant de repartir dans un nouveau piqué.

(...)